L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 77 RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN, 13 JANVIER 1871.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU,

PREMIÈRE PARTIE.

LES PROMIS DE FOUÉNNAN.

XVII.

MARCOF.

Le calme de l'espérance ne s'était pas trompé, et dans bien le longre de Marcof qu'il avait aperçu au loin sur la mer.

Cette fois, comme le ciel était pur et le vent favorable, le *Jean-Louis* avait donné au vent tout ce qu'il avait de toile sur ses vergues.

Ses lumiers, ses bonettes, ses voiles de perroquet étaient dehors, et se gonflaient gracieusement.

Le petit navire fendait la lame avec une rapidité merveilleuse, et Servio, qui venait de jeter le loch, avait constaté la vitesse remarquable de quatorze nœuds à l'heure.

Pas de frégates de l'État surveillant ou rançonnant avec le *Jean-Louis*, et chacun qui quelque général les frégates sont les navires les mieux taillés pour la manche.

Le capitaine avait pas été le seul à constater l'arrivée inattendue du longre.

Un homme qu'il n'avait pu voir, caché qui était par la falaise, un homme, disons-nous, savait depuis longtemps les moindres mouvements du *Jean-Louis*.

Cet homme était Keinec.

Se promenant avec agitation sur la grève recouverte, il s'arrêtait de temps à autre, interrogeait l'horizon et reportait ses regards sur un canot amarré à ses pieds.

Au gré de son impatience, le longre ne vaquait pas assez vite.

Enfin, ne pouvant contenir l'agitation qui faisait trembler ses membres, Keinec s'embarqua dans un petit canot, hissa une voile, et, poussant au large, il gouvernait instant le cap sur le *Jean-Louis*.

En moins d'une heure, le longre et le canot furent bord à bord.

Servio, reconnaissant Keinec, lui jeta une aille que le jeune marin saisit à l'avant de son embarcation, puis, s'élancant sur l'escalier cloué aux flancs du petit navire, il bondit sur le pont.

— Est-ce le capitaine? demanda-t-il à Servio.

— Dans sa cabine, mon gars, répondit le vieux matelot.

— Bon, je descends.

Keinec disparut par l'écoutille et alla droit à la chambre de Marcof dont la porte était ouverte.

Le patron du *Jean-Louis*, courbé sur une table, était en train de pointer des cartes marines.

Il est tellement absorbé par son travail qu'il n'entendit pas Keinec entrer.

Marcof n'eut le temps de relever la tête, et au éclair de plaisir illumina sa physionomie. Le pêcheur n'en dit pas plus que ses paroles ne pourraient le faire, et le visage que je puis se tendre la main, n'est-ce pas?

— Je n'ai encore rien fait, murmura Keinec.

Et les deux marins échangèrent une amicale poignée de main.

— J'apporte de bonnes nouvelles pour nous, reprit Marcof.

— Et moi de mauvaises pour toi.

— Qu'est-ce donc?

— Je t'ai entendu dire bien souvent que tu connaissais le marquis de Loc-Ronan!

— Le marquis de Loc-Ronan! s'écria Marcof. Sans doute! je l'aime et je le respecte de toute mon âme! il a toujours été bon pour moi!

— Alors, mon pauvre ami, du courage!

— Du courage, dis-tu!

— Oui, Marcof, il t'en faut!

— Mais pourquoi?..... pourquoi?

— Parce que.....

Keinec s'interrompit.

— Tonnerre! parle donc!

— Le marquis est mort! hier!

— Le marquis de Loc-Ronan est mort, s'écria le marin d'une voix étouffée.

— Oui!

— Par accident?

— Non, dans son lit.

Marcof demeura immobile.

Le physionomie bouleversée indiquait clairement que ce qu'une pareille nouvelle lui causait de douleurs.

Le sang lui monta au visage.

Une chaleur cravante qui l'étouffait.

Ses yeux s'ouvrirent comme s'ils allaient sortir de leurs orbites.

Puis il se laissa tomber sur un siége, et il prit sa tête dans ses mains.

Alors des sanglots convulsifs gonflèrent sa poitrine; des cris rauques s'échappèrent de sa gorge, et sa main crispée de son doigt en proie des larmes brûlantes roulaient sur ses joues bronzées par le vent de la mer.

Le désespoir de cet homme était terrible et poignant comme la nature.

Keinec le contemplait dans un religieux silence.

Enfin Marcof releva lentement la tête.

Ses larmes tarirent.

Il quitta son siége et il marcha rapidement quelques secondes dans l'entrepont.

Puis il revint près de Keinec.

— Pardon-moi de t'avoir détaillé, lui dit-il.

Le jeune homme reconnaît tout ce qu'il savait de la mort du marquis, et ce qu'il ignorait était l'expression la plus simple et la plus touchante de la douleur.

— De sorte, continua Marcof, que c'est hier matin que le marquis est mort?.....

— Oui, répondit Keinec, et à cette heure on le descend dans le caveau de ses ancêtres.

— Ainsi je ne pourrai même pas revoir une dernière fois son visage!.....

— Des que j'eus connaissance de cette épouvantable catastrophe, continua Keinec, je pensai à t'en donner avis en te faisant passer une lettre par le premier chasse-marée en vue qui eût mis le cap sur Paimpont. J'ignorais que tu revinsses si promptement.

— Je ne suis allé qu'à l'île de Groix, mon ami, et c'est Dieu qui sans doute l'a voulu puisque, puisqu'il a permis que je puisse arriver le jour même de l'enterrement du marquis.

— Aussi, dès que j'ai reconnu ton longre à ses allures, je me suis mis en mer pour venir à toi.

— Merci, Keinec, merci! Tu es un brave garçon! Oh! vois-tu, je souffre autant que puisse souffrir un homme! continua Marcof dont les larmes débordaient de nouveau.

— Mais l'étonné, n'est-ce pas, de me voir ainsi pleurer? le chagrin n'est que tu as vu souvent donner la mort avec un sang-froid féroce!

— Cela te paraît bizarre, ridicule peut-être, de voir pleurer Marcof, Marcof, le cœur d'acier, comme l'appelaient ses ennemis.

— Tu me regardes et tu doutes!.....

— Oh! c'est que le marquis de Loc-Ronan, c'était tout ce que j'adorais ici-bas!

— Je n'ai jamais connu mon père ni ma mère, moi, Keinec! Je n'ai jamais éprouvé de l'amour pour une femme!

— Eh bien! rassemble toutes ces sentiments, pétris-les pour n'en faire qu'un seul!

— Joins-y l'admiration, l'estime, le respect, et tu n'auras pas encore une idée de ce que je ressentais pour le marquis de Loc-Ronan!.....

— Tu ne me comprends pas!

— Tu ne t'expliques pas comment il peut faire qu'un simple matelot ressente une telle affection à un gentilhomme ancienne et illustre famille!

— Tu ne sais, Keinec, le secret que j'emporterai peut-être un jour.

— Aujourd'hui, sache seulement que tout ce que le cœur peut endurer de tortures, mon le supporte à cette heure!

— Oh! je suis bien malheureux! bien malheureux!

Il murmura à voix basse:

— Mon Dieu! vous me punissez trop cruellement. Il fallait me frapper, moi, et pardonner, lui!

Keinec comprenait qu'en face d'un pareil désespoir les consolations seraient impuissantes.

Il écoutait donc en silence, et profondément ému lui-même.

Marcof se leva pour aller à la barre.

— Matelot, dit-il, choisis-le que nous arrivions à temps pour assister à l'office des morts!

— Ne l'espère pas, répondit Keinec. A l'heure où j'ai quitté la côte, les prières étaient commencées, et maintenant le corps du marquis repose dans le caveau mortuaire de Rhétiaux.

— Ne pas avoir revu ses traits!..... ne pas le revoir jamais! murmurait avec amertume le pêcheur de *Jean-Louis*.

— Une pensée subite quelque Pilleuniaux m'a coup.

— Keinec! s'écria-t-il!

— Que veux-tu?

— Tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu m'es fidèle!

— Oui, Marcof, fidèle et dévoué!.....

— J'aurai besoin de toi cette nuit; pourrai-tu?

— Cette nuit, comme toujours, je suis à toi.

— Bien.

— A quelle heure veux-tu que je aose?

— A dix heures. Trouve-toi dans la montagne, auprès de mer du nord, l'angle sentier qui rejoins l'avenue.

— J'y serai.

— Merci, mon gars.

— Fais-le encore autre chose pour toi?

— Oui. Nous approchons de Paimarckh; monte sur le pont et prends le commandement du longre pour Rhétiaux.

Keinec obéit et Marcof demeura seul.

Alors face à face avec lui-même, l'homme de bronze se laissa aller à toute l'expansion de sa douleur.

Pendant deux heures, pleurs et cris d'angoisse s'échappèrent confusément de ses lèvres.

Ses yeux, devenus arides, étaient bordés d'un cercle d'ombre.

Sa main jaunissante s'étendait vers objets qu'elle prenait convulsivement.

Enfin, le calme lui revint, et, lorsque Marcof se jeta sur son lit, il était vaincu.

La douleur avait terrassé cette vaillante nature!

Depuis la nuit Marcof fut frappé plus deux fois de semblables crises de douleur.

Mais, quand il se relevait, il était toujours le même, froid, impassible, et, si quelque chose avait pu le faire soupçonner son grand calme intérieur, c'eut été ses yeux, dont les paupières rougies et gonflées trahissaient les larmes qu'il avait versées.

Les matelots, étonnés de ne pas avoir vu Marcof prendre le commandement du longre, étaient surpris par leur chef.

Le vieux Servio, surtout, était surpris par leur chef.

Le vieux Servio, surtout, était surpris par leur chef.

Le vieux Servio, surtout, était